

Jacques REVEL (dir.), Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience. Paris, Gallimard et Le Seuil, coll. Hautes Études, 1996, 243 p., bibliogr.

Raymond Massé

Volume 20, Number 3, 1996

La nature culturelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015443ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015443ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massé, R. (1996). Review of [Jacques REVEL (dir.), Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience. Paris, Gallimard et Le Seuil, coll. Hautes Études, 1996, 243 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 20(3), 143–145.
<https://doi.org/10.7202/015443ar>

facilité la lecture ; d'autant plus qu'on se réfère peu par la suite à tout ce matériel et que le fil conducteur de l'ouvrage ne s'impose qu'à partir de la deuxième partie.

Annette Dubé
Ministère de la Sécurité du revenu
425, rue Saint-Amable, 4^e étage
Québec
Québec G1R 4Z1

Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Paris, Gallimard et Le Seuil, coll. Hautes Études, 1996, 243 p., bibliogr.

Ce livre est le fruit d'une tentative de rapprochement entre l'histoire et l'anthropologie à partir de la mise en commun, dans le cadre d'un séminaire tenu à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, des réflexions de dix auteurs sur la pertinence et les modalités d'expérience d'une microhistoire et d'une lecture microsociale de la socioculture. Deux grandes orientations y sont défendues quant à la priorité à accorder aux analyses macro ou microsociales. Jacques Revel, Marc Abélès, Alban Bensa et Bernard Lepetit proposent le « principe de la variation d'échelle », soit une conjugaison des perspectives faisant appel à une diversité d'échelles d'analyse aussi valables les unes que les autres ; seule une prise en compte multidimensionnelle serait apte à saisir « la structure feuilletée du social ». La seconde position, défendue par Maurizio Gribaudi, Simona Cerutti et Paul-André Rosental, prend clairement parti en faveur d'une échelle micro qui donne accès aux « processus causaux efficients » et engendre le macro. Soumises à une critique postmoderne des métarécits, encore sous l'influence tant de l'anthropologie interprétative et de ses *thick descriptions* que de l'histoire sociale des *Annales*, les analyses à l'échelle macrosociale ne se verront accorder dans ce livre qu'un statut d'analyse complémentaire.

Revel retrace d'emblée l'historique de ce recentrage sur la microhistoire et ses impacts sur la redéfinition obligée de trois notions : la stratégie sociale, en dehors des cadres fonctionnalistes et à travers la focalisation sur les comportements qui expriment la pluralité des destins particuliers ; le contexte, *via* la négation de l'existence d'un contexte unifié, homogène, au profit d'un « rappel de la multiplicité des expériences et des représentations sociales [...] à travers lesquelles les hommes construisent le monde et leurs actions » (p. 26) ; la hiérarchie des niveaux d'observation, considérant que « chaque acteur historique participe [...] à des processus de dimensions et niveaux variables, du plus local au plus global » (*ibid.*). Il note que si l'analyse du global contraint le chercheur à comprendre le particulier et impose à l'individu des concepts qui violentent son expérience, la microanalyse permet de reconstruire, avec plus de souplesse, tous les niveaux intermédiaires et globaux qui servent de contextes façonnant l'expérience individuelle.

Mais en quoi cette ouverture des historiens au microsociale, incarnée depuis la fin des années 1970 par l'école italienne de la *microstoria*, peut-elle rejoindre les intérêts des anthropologues déjà rompus aux « terrains » et aux microcontextes ? A. Bensa répond que la microhistoire peut nourrir une critique constructive de l'anthropologie en mettant à jour le paradoxe suivant. Alors que l'histoire s'efforce de reconstruire la contemporanéité de l'autrefois, le « présent d'autrefois », avec un grand souci de « réalisme » et d'ancrage dans le vécu quotidien concret d'individus depuis longtemps disparus, les anthropologies structurale et interprétativiste, qui ont pourtant accès au terrain, au contexte et au vécu en direct, se replient sur le symbolique, les significations et autres constructions de l'esprit, en faisant souvent fi de la réalité vécue et de la pratique sociale et en dehors de toute considération historique. Puisqu'elle plaide pour une considération du « système de contextes » dans lequel prennent sens les faits sociaux, la microhistoire révélerait les limites d'une anthropologie obnubilée par le symbolique qui cherche à « transcender les particularismes circonstanciels en les coulant dans le moule préfabriqué et tout-puissant de significations qui les dépassent » (p. 62).

Dans la foulée de l'intérêt grandissant pour l'expérientiel, pour une redéfinition de la culture (non comme somme de représentations qui structurent l'interprétation du réel mais comme potentiel de production de sens), pour les itinéraires de vie et pour la pluralité des discours, Bensa met l'anthropologie en garde contre les entreprises de surdétermination du sens, la quête des logiques inconscientes ou non, des symboles. Il faut, selon lui, éviter « d'élever la théorie indigène au rang de l'argumentation discursive » et de faire des informateurs « des poètes qui attribueraient au plus infime et au plus matériel des détails une signification quasi cosmique » (p. 66). Il plaide alors pour un équilibre entre, d'une part, l'analyse atemporelle et l'emprise de l'inconscient sociologique caractéristiques de l'anthropologie structurale et, d'autre part, un relativisme historique et culturel absolu, à la remorque d'une surévaluation de l'autonomie individuelle selon laquelle les modèles sont maîtrisés par l'individu.

Abéles nous convie aussi à cette approche mitoyenne. Tout en dénonçant une certaine pulsion monographique qui tend à « fétichiser le micro » au point de devenir un obstacle épistémologique, il prévient contre une critique abusive des catégories de classes sociales ou de structures sociales qui risque de « nous condamner à l'impuissance épistémologique ». Il propose plutôt une « démarche rationaliste à prétention généralisatrice et démonstrative qui prenne en considération les données concrètes, culturelles, localisées » (p. 103).

D'autres émettent, toutefois, plusieurs réserves sur la faisabilité d'une conjugaison harmonieuse entre micro et macroanalyse. Lepetit souligne, par exemple, que « les conclusions qui résultent d'une analyse menée à une échelle particulière ne peuvent être opposées aux conclusions obtenues à une autre échelle. Elles ne sont cumulables qu'à condition de tenir compte des niveaux différents auxquels elles ont été établies » (p. 93). Gribaudo, pour sa part, voit dans l'opposition micro/macro non plus une simple opposition d'échelles d'analyse, mais une opposition entre deux approches méthodologiques irréductibles : celle du microsociologique, fondamentalement inductive, dont la construction causale n'est pas donnée à

l'avance mais est reconstituée à travers une « rhétorique de type génératif » et celle du macrosociologique, fondamentalement déductive, qui « spécifie ses preuves à partir d'un modèle global » (p. 114).

Globalement l'ouvrage a le mérite de remettre en question l'« évidence » du souci pour le contextuel. Tous les grands courants contemporains en méthodologie qualitative (constructivisme, approche naturaliste, théorie ancrée, interactionnisme, ethnographie critique) se réclament d'un impératif de contextualisation sans vraiment interroger la pluralité des contextes qui donnent sens aux pratiques sociales. Or, ces contextes ne se résument pas à une superposition de couches contextuelles (contextes sociétal, communautaire, familial, biographique) irréductibles les uns aux autres. Une telle approche par strates ne conduit qu'à réifier chacun des niveaux d'analyse et les catégories conceptuelles qui s'y rattachent. Le défi réside donc dans une déconstruction de la notion de contexte social, déconstruction qui passe par l'analyse des enchaînements de contextes et leur imbrication. Les concepts clés de cette microhistoire sont désormais l'incertitude, l'instabilité des formes, la causalité ouverte, les modèles génératifs ou d'imprévisibilité qui tous dénotent une indétermination du sens de l'influence des facteurs contextuels.

Les auteurs opposent donc à une approche structurale une approche dynamique et diachronique dans laquelle les objets d'analyse ne sont plus les contextes, mais les cheminements individuels qui les traversent. Les groupes sociaux, comme les marchands et artisans du Turin du XVII^e siècle, ne sont plus, selon Cerutti, des catégories formelles définies *a priori*, mais des produits des solidarités et des alliances vécues et générées à travers les relations sociales qui contribuent à leur naissance. Si ce repli sur les itinéraires individuels (ou plutôt sur la pluralité des niveaux d'interaction de l'individu avec la pluralité des contextes) comporte un réel danger d'atomisation du social, Lévi rappelle que les approches macrohistoriques et leur recours à des modèles et concepts réifiés (classes sociales, lois du marché, nation, structures sociales) « sont aussi responsables de simplifications lourdes de conséquences idéologiques, voire politiques » (p. 188). L'enjeu des recherches à venir ne consiste donc pas à établir la primauté du micro ou du macro, mais plutôt à poursuivre la réflexion jamais achevée sur la dialectique entre vécu individuel et forces sociales et sur la valeur heuristique essentielle des variations d'échelle d'observation.

Raymond Massé
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4
